

Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 80 (2000)
Heft: 12-1

Artikel: A l'ère des contre-utopies, la Suisse reste durable
Autor: Jaggi, Yvette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-166241>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Yvette Jaggi

a fait ses études à l'Université de Lausanne où elle obtient deux licences – lettres et sciences politiques – et le titre de docteur ès sciences politiques. De 1986 à 1989 elle est conseillère municipale de la Ville de Lausanne, d'abord comme directrice des finances et ensuite comme directrice par intérim des services industriels. De janvier 1990 à décembre 1997, Yvette Jaggi est le syndique de Lausanne. Membre du conseil de la Banque Nationale Suisse depuis 1992 et de son comité depuis 1994; présidente du conseil académique de l'Université de Lausanne depuis sa création en 1994. Depuis le 1^{er} janvier 1998, Yvette Jaggi est présidente de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture. Privat-docent à l'Université de Lausanne (sociologie urbaine) depuis septembre 1998; membre du conseil d'administration des Chemins de fer fédéraux CFF depuis le 1^{er} janvier 1999. Activités parlementaires: De 1979 à 1987, conseillère nationale, de 1987 à 1991, conseillère aux Etats, dès avril 1999, coprésidente de l'Assemblée constituante du canton de Vaud.

A L'ÈRE DES CONTRE-UTOPIES, LA SUISSE RESTE DURABLE

Yvette Jaggi, Präsidentin der Kulturstiftung Pro Helvetia, sieht die Schweiz weniger als Sonderfall, denn als «Langzeitmodell», dessen direkte Demokratie sein überzeugendster Besitz sind. Bar jeglicher Visionen und Phantasien, die in den Nachbarländern Grosses und Schreckliches verbracht haben, hat die Schweiz bislang aus der Kraft ihrer Geschichte gelebt und sich immer wieder auch mit dem kleineren Glück zufrieden gegeben, wenn der Aufwand, das grössere zu erlangen, zu risikoreich erschien. Doch wie lange noch ist mit dieser Haltung dem stetig wachsenden wirtschaftlichen und politischen Druck von aussen zu begegnen? Dass der Schweizer Pragmatismus mit einigen Anpassungen auch diese Hürde überspringen mag, dafür sprechen viele gute Gründe. Einen freilich, den Konsens aller gesellschaftlichen Kräfte in fundamentalen Fragen des menschlichen Miteinander, sieht Yvette Jaggi durch die zunehmende politische Polarisierung einerseits und andererseits das Primat eines Marktes gefährdet, der nur noch das Wohl der happy few anzustreben scheint.

Pour mettre en regard la Suisse, où l'on déborde de sens pratique, et l'utopie, qui à l'inverse ne se soucie pas de faisabilité, il faut avoir ou bien le goût du paradoxe ou bien un penchant un peu pervers pour les rapprochements hasardeux. Pour échapper à ce double risque, la seule alternative élégante est la formulation choisie par les organisateurs de ce colloque, qui adjoignent aux deux mots si contraires de son titre un prudent point d'interrogation.

Car on peut s'interroger: avec ses particularités uniques au monde, la Suisse elle-même constitue-t-elle une utopie? Beaucoup le prétendent, qui donnent ce faisant un sens mineur au terme d'utopie. Il me semble au contraire que si ce pays se flatte de représenter un «Sonderfall» (un cas très spécial) et se sent fier de son originalité, il se refuse à passer pour une utopie, fût-elle incarnée. Un modèle d'accord, mais une utopie jamais! Une référence d'accord, la démocratie-témoin chère à Denis de Rougemont bien sûr, mais un idéal, jamais.

C'est qu'en Suisse on se méfie des grandes visions. On ne ressent aucun attrait pour la rêverie futuriste, on suspecte les grands projets de société de dissimuler de graves tares idéologiques et toutes sortes

de visées inavouables, pour tout dire liberticides, portant atteinte au plus précieux des biens individuels et collectifs.

Un réalisme affirmé

Ce parti-pris de réalisme triomphant va très loin. Ainsi, quand ils se montrent visionnaires – comme c'est leur qualité et aussi leur fonction sociale – les artistes suisses doivent craindre l'étroitesse de vues ambiante; ils se trouvent limités par cette «Enge» d'où sort malgré tout le discours, pour reprendre les termes de Paul Nizon et le thème choisi par Christoph Vitali pour la présentation des littératures suisses au Salon du Livre de Francfort en octobre 1998. Et quand Harald Szeemann présente, comme il l'a fait au Kunsthaus de Zurich il y a quelques années, une bonne cinquantaine d'artistes et de rêveurs suisses, d'Aloïse (Corbaz) à (Adolf) Wölfli en passant par Nicolas de Flüe, Henry Dunant, Meret Oppenheim et Jean Tinguely, il dit bien qu'ils souffrent tous de l'ambiance réductrice régnant en Suisse, un pays qu'ils ont dès lors souvent la tentation de quitter, pour mieux s'épanouir dans un autre monde, ressenti comme moins pesant, moins rétréci. Et quand le même Szeemann

nous présente Monte Verita, la seule utopie jamais vécue en Suisse, il montre bien que ce lieu a de fait «simplement» permis le rassemblement et la confrontation de personnes libres, aux visions larges et aux comportements novateurs.

Quant à elle, la Suisse reste résolument «bodenfest», fière de l'être et de n'avoir aucune vocation à l'utopie, promptement ravalée au rang de chimère. Or cette forme d'illusion recèle un vice majeur aux yeux des habitants de ce pays horloger: non seulement elle soulève de faux espoirs, mais aussi, bien pire, elle fait perdre du temps. Bref, l'utopie représente la vanité des vanités dénoncée par le prophète et méprisée par tous ceux qui préfèrent avoir «un moineau dans la main plutôt qu'une colombe sur le toit», qui optent toujours pour «un tiens vaut mieux que deux tu l'auras». De toute manière, «on arrivera tous ensemble au 31 décembre», disent les Vaudois, champions incontestés de ce scepticisme goguenard qui relativise et neutralise tout ce qui sort de l'ordinaire ou ferait mine de tenter d'en sortir.

Avec cette qualité – ou ce travers – d'hypperréalisme et de pragmatisme, avec cette mentalité d'adaptabilité modeste, la Suisse a pris de longue date une position sur laquelle se replie aujourd'hui le monde entier, à en croire les analyses convaincantes de ceux qui ont fait l'histoire de l'utopie, du mot comme de la chose.

Utopie – le mot et la chose

On connaît l'histoire du mot. Utopia, c'est le nom propre donné en 1516 par *Thomas Morus* à son pays imaginaire. Utopie, c'est le nom commun donné par la suite aux différents modèles de gouvernement proposés spécialement au XVIII^{ème} siècle et aux systèmes sociaux conçus et en partie expérimentés au siècle suivant. Parallèlement, le sens du mot s'est infléchi, à tout le moins dans le langage quotidien, pour faire de l'utopie une conception apparemment irréalisable. Autant dire une chimère, frappée d'impossibilité pratique, péché cardinal dans cette Suisse où la faisabilité passe pour la mesure de toutes choses.

Quant à l'histoire de l'utopie elle-même, elle prend ses sources dans l'Antiquité grecque, avec l'emblématique Cité

La Suisse
ressent depuis
toujours une
profonde
méfiance à
l'égard des
idéologies,
qu'elle
associe à des
entreprises
totalitaires.

platonicienne par exemple, et se parcourt au fil des siècles et au gré des imaginations les plus fertiles comme une succession de promesses de bonheur pour la société, de la Nouvelle «Atlantide» de *Bacon* (1626) à la dictature du prolétariat, d'abord pensée comme un projet de société puis mise en œuvre dans les conditions que l'on sait.

L'expérience du communisme, telle que menée en URSS, n'est sans doute pas pour rien dans l'avènement de la contre-utopie. Selon le professeur *Georges Jean*, «la contre-utopie tend à démonter la «machine» de l'utopie en démontrant que, selon sa logique, elle aboutit nécessairement à l'inverse de ce à quoi elle prétend» (*Georges Jean*, «Voyages en Utopie», Paris Gallimard, Coll. Découvertes, 1994). Ainsi, l'abolition des injustices sociales devient l'asservissement général à l'Etat comme système prenant pour finalité suprême son propre fonctionnement, aliénant pour les gouvernants comme pour les administrés. «La contre-utopie prétend montrer l'envers de l'utopie» résume *G. Jean*, qui ne soupçonne pas combien la Suisse a de l'avance en matière de contre-utopie.

L'envers de l'utopie

Voilà qui nous conduit tout naturellement au premier des trois syllogismes que je propose sur le thème du couple mal assorti que composent la Suisse et l'utopie.

L'utopie et son envers

*Le monde vit à l'ère de la contre utopie
Or la Suisse n'a jamais été tentée par l'utopie
Donc la Suisse est à l'abri du risque majeur.*

Nul doute que, dans le contexte présent, la Suisse se trouve bien «positionnée». Elle ressent depuis toujours une profonde méfiance à l'égard des idéologies, qu'elle associe à des entreprises totalitaires. Et voilà qu'aujourd'hui le monde vit l'envers de l'utopie, ce qui est aussi la fin d'un certain totalitarisme, mais pas exactement dans le sens attendu.

On espérait la libération totale de l'esprit, l'instauration d'un climat général de tolérance et d'ouverture. Dans les années septante, on a même poussé l'optimisme jusqu'à créer des «*Inseln der Zukunft*», ces archipels du futur qui furent autant de lieux d'expérimentation sociale momentanément prometteurs.

Autant d'espairs déçus, d'essais non transformés. Car on a vécu depuis lors «Big Brother» et 1984, la réalité dépassant la fiction. Même constat à propos de son avatar suisse qui a pris la forme de l'affaire des fiches; un avatar du genre artisanal, plutôt désuet, tardivement découvert, fruit d'une organisation obsessionnelle et complètement vaine.

On a connu les progrès spectaculaires des sciences et des techniques, compris certes comme libérateurs et susceptibles d'augmenter la maîtrise que les hommes ont de leur destin, mais aussi vécues comme autant de menaces pour les libertés individuelles.

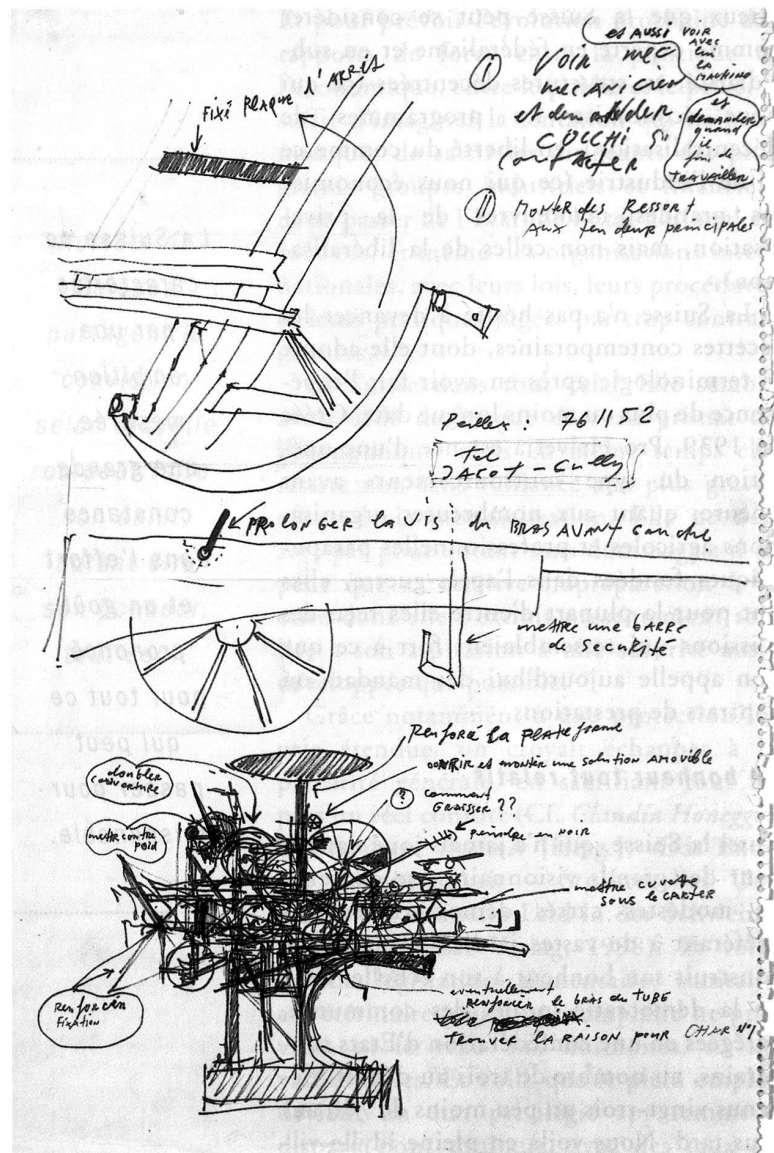
Par ailleurs, l'envers de l'utopie, c'est aussi un nouveau totalitarisme intellectuel et pratique: celui de la pensée unique, empirique plutôt que théorique, rationalisée plutôt que rationnelle, partisane plutôt qu'indépendante, dominante plutôt que démocratique, économique plutôt que politique. En bref, le marché, promptement érigé en régulateur universel, est devenu le système gouvernant les activités et les organisations humaines: échanges commerciaux de biens et de services bien sûr, mais aussi relations de travail, prestations diverses et tâches inaliénables de l'Etat, etc.

Le marché triomphant

A l'aune de la pensée unique et du marché triomphant, l'utopie ne pèse pas lourd. De même, elle ne saurait davantage résister au mouvement général et continu d'«économisation» de la société. On l'observe partout: Il y a sans cesse de nouveaux domaines qui se trouvent rattrapés par le marché et ses règles de fonctionnement. Même la culture n'y échappe pas, atteinte désormais au même titre que l'enseignement, la recherche ou le sport par exemple.

Cette évolution générale, la Suisse l'a largement devancée. Du Pacte fait au début d'août 1291 à l'Expo finalement devenue 02, l'histoire de la Suisse démontre une constante méfiance vis-à-vis de tout ce qui pourrait ressembler à un projet de bonheur collectif, mené, concrétisé, pour tout dire instrumentalisé par un Etat central qu'on s'est bien gardé de créer ou par toute autre instance qui se sentirait la mission de faire appliquer une utopie à la suisse. Fait symptomatique et terminologie significative: Berne reste modestement le siège des

autorités fédérales, le terme de capitale demeure inconnu dans le vocabulaire constitutionnel helvétique!



Tinguelys monumentale Skulptur für die Expo 1964 in Lausanne entstand in einer Phase, in welcher sich Tinguely von der Assemblage unterschiedlichster Abfallmaterialien im Sinne des Nouveau Réalisme abwandte: Den teilweise schrillen Material-, Form- und Farbkontrasten seiner Arbeiten wenige Jahre zuvor steht hier eine grössere Geschlossenheit und Tendenz zur Einfarbigkeit und Einansichtigkeit gegenüber. Auch die Bewegungen der Maschinen dieser Zeit sind deutlich weniger zufällig und unvorhersehbar als bei den früheren Arbeiten.

Dennoch erscheint die Maschine mit ihren gewaltigen Ausmassen von 8 x 6 x 4 Metern wie ein riesiger Organismus, in dem unzählige Prozesse ablaufen, die wir in ihrer Gesamtheit gar nicht mehr erfassen können.

Tinguely stand mit Werken wie diesem in der Tradition einer Avantgardekunst, die es sich seit Baudelaires Modernitätsforderung zum Ziel gesetzt hatte, unmittelbar und ungeschönt von den Verhältnissen in der modernen Gesellschaft zu sprechen und so die Betrachter auf die Erfordernisse der neuen Zeit einzustimmen.

«Modernität», «Fortschritt», «Wachstum» waren auch die Schlagworte, mit denen sich die bis dahin agrarisch geprägte und als rückständig geltende Schweiz im 20. Jahrhundert in den Reigen der Industrienationen einzuführen suchte. Auf der Leistungsschau Expo zeigte sich diese moderne Schweiz und Tinguely war – für diesmal zumindest – ihr Künstler. (Heinz Stahlhut)

Heureka, Entwurf 1964, Masse des Werks: 780 x 660 x 410 cm, Walter Bechtler-Stiftung, Zollikon; Standort: Kasino Zürichhorn, Zürich. © Museum Jean Tinguely, Christian Baur (Photo).

En revanche, la pensée unique de la contre-utopie, celle du marché donc, est relativement bien reçue. Elle l'est d'autant mieux que la Suisse peut se considérer comme experte en fédéralisme et en subsidiarité, en structures décentralisées (ce qui nous économise les programmes de décentralisation), en liberté du commerce et de l'industrie (ce qui nous économise les grandes manœuvres de la privatisation, mais non celles de la libéralisation).

La Suisse n'a pas hésité à devancer les recettes contemporaines, dont elle adopte la terminologie après en avoir fait l'expérience de plus ou moins longue date. Créée en 1939, Pro Helvetia est née d'une opération du type «outsourcing» avant l'heure; quant aux nombreuses organisations agricoles et professionnelles parapubliques fondées dans l'après-guerre, elles ont pour la plupart d'entre elles reçu des missions qui ressemblaient fort à ce que l'on appelle aujourd'hui des mandats ou contrats de prestations.

Un bonheur tout relatif

Aussi la Suisse, qui n'a jamais joué dans la cour des grands visionnaires, se contente de modestes carrés démocratiques, les préférant à de vastes jardins royaux. Elle construit son bonheur à son échelle, celle de la démocratie locale, des communes, agrégées en une confédération d'Etats souverains, au nombre de trois au départ, devenus vingt-trois un peu moins de 700 ans plus tard. Nous voilà en pleine idylle villageoise et fédéraliste. Comme quoi l'on peut à la fois refuser l'utopie et en même temps cultiver ses mythes.

Voilà qui nous incite à passer au deuxième syllogisme:

Le bonheur, en général et à la suisse

L'utopie du bonheur de l'humanité s'avère un vain idéal

Or la Suisse s'est toujours contentée de construire son propre bonheur

Donc la Suisse peut faire mieux que survivre.

S'agissant de vain idéal, voyez le Mur de Berlin: Son érection a matérialisé l'échec d'un régime qui se prétendait idéal, sa chute a constitué le plus formidable aveu, celui d'un prétendu idéal complètement discrédité auprès de ceux-là même dont il voulait faire le bonheur.

.....

La Suisse se caractérise par une ambition mesurée, une grande constance dans l'effort et un goût prononcé pour tout ce qui peut passer pour raisonnable.

.....

Dans l'optique suisse, on ne pouvait rêver plus spectaculaire démonstration de l'effet pervers des idéaux (mal) mis en œuvre: ils se retournent systématiquement non pas contre leurs auteurs, mais bel et bien contre ceux qui en sont les soi-disant bénéficiaires. La médiocrité des réalisateurs doit y être pour quelque chose. En tout état de cause, un *Babeuf*, un *Lacordaire*, tout comme les *Equitables Pionniers de Rochdale* avaient sans doute raison, mais leurs projets n'ont pas supporté sans graves dommages la mise à l'épreuve de la réalisation. Autres exemples: *Jean-Jacques Rousseau* avait postulé une volonté générale que *Robespierre* s'imaginait incarner ou savoir lire, avec les conséquences que l'on sait; *Karl Marx* a déclenché de justes combats, pervertis par ceux-là même qui les ont menés, peut-être avec une conviction sincère, sans doute avec un zèle intempestif, en tout cas avec trop de géométrie et sans la moindre finesse.

Inutile de rappeler que la Suisse s'est toujours tenue à lointaine et prudente distance de tels excès. Sise au centre de l'Europe occidentale, elle s'est toujours montrée attachée au juste milieu – mais y a-t-il un milieu qui ne soit pas qualifié de juste? Dès lors, la Suisse se caractérise par une ambition mesurée, une grande constance dans l'effort et un goût prononcé pour tout ce qui peut passer pour raisonnable.

Certes, nous sortons quelquefois de notre réserve, le temps de céder à notre travers pédagogique et de donner une leçon au monde. Mais au reste, nous nous contentons d'un bonheur tout relatif, au double sens du terme: à la fois partiel et par rapport aux autres. En amateurs de belle ouvrage et de bonne facture, nous construisons ce bonheur avec nos propres ressources, nos mentalités, nos préoccupations. Pragmatisme, souci de faisabilité, esprit d'organisation et tradition de milice se combinent plutôt bien pour ladite construction.

Les mythes fondateurs

Pour fonder le tout, nous n'hésitons pas à nous appuyer sur nos mythes helvétiques, peut-être illusoire mais déterminants pour nos comportements collectifs et nos représentations communes. Nombre de Suisses partagent la conviction selon la-

quelle on peut faire son salut, autant dire son bonheur, tout seul; pour preuve: personne ne nous a aidé à constituer cette «Willensnation», cette nation volontaire construite par les Helvètes à la force de leurs bras réputés nouveaux.

Tout se passe comme si la Suisse ne se sentait jamais aussi solide, aussi sûre d'avoir raison, que dans les circonstances où elle se retrouve seule de son avis. On sait ce que donne cette curieuse tournure d'esprit vis-à-vis de la communauté internationale: la Suisse s'en tient volontairement à l'écart, qu'il s'agisse de l'ONU ou de l'Europe unie. Absente de telles instances, la Suisse se prive de toute prise d'influence sur le «main stream» des affaires décidées à New York ou à Bruxelles; ce qui signifie qu'elle renonce à influencer sur des choix qui la concerneront au moins indirectement; en d'autres termes, la Suisse se contraint elle-même à subir les «juges étrangers» qui faisaient si peur aux Waldstätten ...

L'histoire montre que les difficultés extérieures dopent les Suisses, sans doute parce qu'elles renforcent le mythe de l'isolement fertile, tout comme le sentiment d'appartenance commune à ce pays, à défaut d'amour mutuel entre Confédérés.

Qu'en est-il des difficultés récentes et encore largement actuelles, internes à la Suisse, de nature aussi bien structurelles que conjoncturelles? Ne menacent-elles pas le bonheur à l'helvétique? Sans doute, mais pas profondément, comme l'affirme notre troisième syllogisme:

Précarité, sécurité, durabilité

Même la société suisse connaît aujourd'hui la précarité et la fin de tous les comforts

Or la Suisse a toujours mis l'accent sur la sécurité mais aussi sur l'effort

Donc la Suisse est ébranlée, mais reste durable.

On a tout dit sur la précarité générale liée à la mondialisation, sans que ces discours aient eu le moindre effet de frein sur un courant qui emporte tout, le monde de la finance d'abord, puis l'économie dans son ensemble.

La politique n'offre guère de résistance au mouvement, probablement consciente de sa propre impuissance. Pour savoir où se trouve désormais le pouvoir, il suffit de comparer les chiffres d'affaires et le taux de profit des grandes multinationales

d'une part, avec les pauvres richesses et le produit national brut des pays en développement ou même émergents d'autre part. Et pour prévoir l'évolution prochaine des rapports de force entre la politique et l'économique, entre le public et le privé, il suffit d'imaginer la tentation qui ne peut manquer de saisir les dirigeants des plus grands groupes industriels et financiers de se passer de l'Etat, de l'Etat national en tout cas, et même des organisations internationales, avec leurs lois, leurs procédures et leurs pratiques jugées par trop contraignantes.

La Suisse dans tout cela? Elle semble avoir cédé de longue date au primat de l'économique, mais en même temps elle résiste non sans vaillance aux plus graves effets de la mondialisation. Elle ne s'en sort pas pour autant sans dommages: il se peut que sa relative impréparation à la crise dont elle s'extrait présentement soit liée à son aspiration à une sécurité aussi développée que possible.

Grâce notamment à une protection légale étendue, on croyait échapper à la précarité générale, en sacrifiant tout au plus un réel confort (Cf. *Claudia Honegger et Marianne Rychner* [Hrsg.], «Das Ende der Gemütlichkeit – Strukturelles Unglück und mentales Leid in der Schweiz», Zürich, Limmat Verlag, 1998). Et voilà qu'une législation alimentaire, sanitaire et vétérinaire pourtant exemplaire ne prévient ni le veau aux hormones, ni les vaches folles. Et voilà que le plein emploi devient un état privilégié apparemment disparu pour toujours, avec des taux de chômage près de rejoindre ceux qui prévalent en Europe. Et voilà que des guerres civiles et proches interpellent notre politique de la neutralité. Et voilà que des institutions, intouchables depuis toujours en viennent à s'autoréduire: l'agriculture et l'armée ne cessent de diminuer leurs effectifs et leur pouvoir, au point que seul le troisième terme de la sacrosainte trilogie en a, en clair les Alpes, garde tout son prestige de granit, de réduit et de transit à la fois obligé et difficile.

La victoire de l'extrême-Suisse

Notre isolement magnifique, un brin orgueilleux, est-il encore possible? Notre passé va-t-il nous rattrapper? Les pressions

.....

*Nombre de
Suisses
partagent la
conviction
selon laquelle
on peut faire
son salut,
autant dire
son bonheur,
tout seul.*

.....

économiques de l'extérieur, plus précisément des Etats-Unis, vont-elles remettre en cause notre indépendance, le secret bancaire, le fameux «Sonderfall»? Autant de questions qui préoccupent la population, surtout celles qui se rapportent à son sentiment identitaire. Autant d'interrogations qui font la matière du très intelligent discours blochérien et qui sont à l'origine de son succès. Un succès qui n'est pas, comme on le croit trop volontiers, celui de l'extrême-droite, mais bien celui de l'extrême Suisse.

M. Blocher exalte la mythologie helvétique, la capacité de résistance des Suisses, leur aptitude à l'effort, la solidité et la durabilité du pays, si bien démontrées par notre histoire – surtout si on en fait comme lui une lecture sélective. Mais *M. Blocher* oublie de célébrer l'avenir, sans doute pour ne pas éveiller des peurs, de faux espoirs, certaines suspicions. Tou-

.....

*Toujours
ce besoin
de sécurité
et de
faisabilité,
toujours cette
méfiance
à l'égard des
visions et
perspectives.*

.....

jours ce besoin de sécurité et de faisabilité, toujours cette méfiance à l'égard des visions et perspectives.

Et pourtant, la Suisse garde d'excellents atouts, forts ou fragiles selon la manière dont ils sont joués. Et c'est dans ce jeu qu'avec toute sa souplesse le pragmatisme peut s'avérer un immense avantage, pour autant qu'il soit assorti à la fois d'une propension au compromis le plus économique et d'une grande fermeté dans la lutte contre toute forme d'exclusion sociale.

A ce prix, et sans référence à une grande utopie ni à un idéal trop lointain, la Suisse peut s'avérer durable, et même profitable à la manière d'un «win-win business» d'une grande et bonne affaire. En quelque sorte le bonheur, tout relatif mais bien réel, par la mécanique compliquée des systèmes de subsidiarité et de péréquation. Où l'on voit que l'envers de l'utopie, ce peut aussi être mieux qu'une chance de survie. ♦

La Tête (Le Cyclope) fut une des très grandes aventures de la vie de Jean, de moi-même et de tous ceux qui ont participé aux travaux. Luginbühl venait assez souvent participer à La Tête. Il fit une oreille magnifique et une porte monumentale. Il était accompagné de Paul Wiedmer, jeune artiste et assistant. C'était un spectacle formidable de voir tous ces Suisses fous porter des barres de fer à 20 mètres du sol sans trembler. C'était les montagnes suisses qui leur donnaient le pied sûr. Moi qui souffre, non seulement de vertige, mais de désir de me jeter dans le vide, je les regardais avec la plus grande admiration. J'étais donc un bon spectateur. L'effort était colossal, souvent ils se brûlaient, se faisaient mal. La discipline était de fer. Ils travaillaient dans l'humidité et le froid pendant de longues heures et c'était dur. C'était le symbole de l'acte gratuit. Jean finança lui-même Le Cyclope.

aus: Niki de Saint Phalle, Aventure Suisse, Benteli Verlag Bern, 2. überarbeitete und ergänzte Auflage 1998, S. 18/19